

## Entrer pauvre dans la vie adulte à Recife

Il est aujourd'hui commun de faire de la jeunesse pauvre des grandes villes du Brésil l'emblème de la modernité de sa société. La progression de la scolarisation et l'identification des jeunes aux modèles proposés par les médias auraient, entre autres facteurs, enclenché un processus d'homogénéisation culturelle qui, en décloisonnant le mode de vie des couches populaires, scellerait leur entrée dans la société de masse<sup>1</sup>. Considérés dans leur généralité, ni ces faits, ni leur interprétation, ne sauraient être contestés. La participation de cette jeunesse populaire à la société globale a indubitablement considérablement augmenté ces dernières décennies, et, en dépit de la persistance d'une forte ségrégation sociale en milieu urbain, l'on ne saurait non plus parler des pauvres des villes comme de populations vivant en marge de la société<sup>2</sup>.

Les contraintes qui définissent l'expérience de la jeunesse populaire au Brésil invitent toutefois à s'interroger sur la spécificité de ce que l'on nomme, souvent sans plus de précisions, « la modernité de la société brésilienne ». Il faut, d'une part, se demander si le rejet sociologiquement fondé des images rétrogrades des pauvres urbains ne conduit pas à refuser de considérer pleinement les limites qu'imposent la faiblesse de l'État, la persistance de niveaux élevés de pauvreté et les difficultés d'accès à l'emploi, aux études supérieures et au logement. Il convient, d'autre part, de résister à la confusion entre modernisation socioculturelle et modernité. Dans la littérature sur les pays du Sud, nombre d'auteurs considèrent en effet implicitement que c'est la généralisation de l'accès à certaines formes de consommation qui fait d'une société une société moderne. Quand la modernité est ainsi ramenée à l'expansion scolaire, à la propagation de styles musicaux venus des États-Unis ou à l'existence de points de connexion à l'Internet dans les bidonvilles, il n'y a guère de différence entre un propos

- 
1. Les recherches d'Alba Zaluar et d'Angelina Peralva soulignent dans deux perspectives différentes l'impact de ces processus dans les transformations intervenues en milieu populaire à Rio de Janeiro. Cf. A. ZALUAR, « Violência, crime organizado e poder: a tragédia brasileira e seus desafios », in João Paulo dos Reis VELLOSO, *Governabilidade, sistema político e violência urbana*, Rio de Janeiro, José Olympio, 1994 : 83-121 ; « A globalização do crime e os limites da explicação local », in G. VELHO & M. ALVITO (eds), *Cidadania e violência*, Rio de Janeiro, Editora UFRJ - Editora FGV, 1996 : 48-68, et A. PERALVA, *Violence et démocratie. Le paradoxe brésilien*, Paris, Balland, 2001.
  2. Comme l'avait du reste déjà établi Janice Perlman dans son enquête sur trois favelas cariocas à la fin des années 1960. Cf. J. PERLMAN, *O mito da marginalidade. Favelas e política no Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1977.
-

prétendument savant sur la modernité et ce que le sens commun juge « moderne » quand il se réfère à la diffusion de certaines pratiques et technologies. Or, dans la pensée sociologique, la notion de modernité, par-delà la diversité de ses emplois, renvoie, on le sait, à un rapport spécifique de l'individu au monde, qui se caractérise notamment par l'expérience de situations sociales rendues instables par une distance irréductible entre le présent et le passé, par le décalage entre les représentations de la réalité et la perception subjective de cette réalité<sup>3</sup>.

De quoi parle-t-on donc quand on parle de la modernité de la société brésilienne ? Les pages qui suivent se proposent de contribuer à ce débat à partir d'une recherche sur les modes d'entrée dans la vie adulte de jeunes de Brasília Teimosa, une *favela* urbanisée de Recife<sup>4</sup>. L'étude des transitions vers l'âge adulte permet de faire apparaître, par contraste, ce qui rapproche et ce qui sépare l'expérience de ces jeunes de ce qui a pu être observé dans les pays anciennement industrialisés, qui ont constitué le cadre de référence premier, et à maints égards unique, des interprétations de la modernité<sup>5</sup>. Cette question n'a jusqu'à présent suscité à notre connaissance aucune enquête qualitative dans les recherches sur la jeunesse urbaine brésilienne<sup>6</sup>. Cette absence d'intérêt pour l'entrée dans la vie adulte n'est pas indifférente. Elle tient probablement au fait que, au Brésil, la jeunesse n'a longtemps été en milieu populaire qu'une phase de la vie relativement courte et peu valorisée entre l'enfance et l'âge adulte, tant l'accès aux rôles adultes par la formation d'une famille était recherché dès l'adolescence. Ces dernières décennies néanmoins, la jeunesse est devenue un âge de la vie spécifique dans les métropoles brésiennes. À Brasília Teimosa, parents et enfants la conçoivent ainsi aujourd'hui unanimement comme un moment d'apprentissage préparant à la vie adulte. Si cette représentation recouvre des conceptions très éloignées de la façon dont doit être vécue la jeunesse, selon

- 
3. D. MARTUCCELLI, *Sociologies de la modernité. L'itinéraire du vingtième siècle*, Paris, Gallimard, 1999.
  4. L'idée de cette recherche m'est venue en 1997 à l'occasion d'un retour à Brasília Teimosa, mon terrain de thèse, où je ne m'étais pas rendu depuis trois ans. Beaucoup de ceux que j'avais laissés se considérant « jeunes » s'étaient depuis considérablement éloignés les uns et des autres et parlaient désormais de leur « jeunesse » comme d'un temps révolu. Ils mentionnaient d'eux-mêmes les principaux changements qui les amenaient maintenant à se considérer comme des « adultes » : la mise en ménage, la naissance d'enfants, la cessation des sorties nocturnes, le fait de ne plus participer à la vie associative du quartier, l'acceptation résignée d'emplois non qualifiés et très mal rémunérés, ou la conversion au pentecôtisme. Ce sont ces nouveaux discours et ces nouvelles pratiques qui m'ont décidé à recueillir des matériaux sur l'entrée dans la vie adulte en milieu populaire, lors d'un nouveau séjour de deux mois à Brasília Teimosa en 1998, puis lors de passages à Recife en 1999 et en 2000. Les données recueillies par entretiens et lors de conversations informelles ont notamment permis la constitution de vingt-sept dossiers concernant des résidents ou d'anciens résidents du quartier (seize femmes et onze hommes), âgés au moment du premier entretien de dix-huit à trente-deux ans. Certains dossiers sont considérablement plus étoffés que d'autres : je connais en effet plusieurs membres de la population étudiée depuis 1992, alors que d'autres n'ont été rencontrés qu'une seule fois en 1999. Dans le cas des premiers, l'analyse des trajectoires a été grandement facilitée par le caractère ancien de la relation qui permettait de mieux analyser les variations entre le parcours biographique et la représentation qui en était donnée. La connaissance sur la longue durée de plusieurs familles de Brasília Teimosa m'a également permis de confronter ces données avec celles fournies par d'autres membres du réseau de parenté.
  5. On se reportera à ce sujet à l'ouvrage de synthèse d'O. GALLAND, *Sociologie de la jeunesse*, Paris, Armand Collin, 1997.
  6. On lira sur la jeunesse brésilienne la bibliographie commentée de R. CARDOSO & H. SAMPAIO, *Bibliografia sobre a juventude*, São Paulo, Edusp, 1995, et l'ouvrage collectif dirigé par R. ALVIM & P. GOUVEIA (eds), *Juventude anos 90 : conceitos, imagens, contextos*, Rio de Janeiro, Contra Capa, 2000.
-

que l'on estime qu'elle autorise toutes les libertés ou qu'elle suppose déjà le sérieux de la maturité, elle exprime la reconnaissance de la jeunesse comme une période de la vie socialement valorisée.

En étudiant les difficultés du passage à l'âge adulte dans cette *favela* de Recife, notre intention est aussi de contribuer à ce que Oliver Galland appelle une « sociologie comparative des jeunesses » qui intègre pleinement les différences liées au milieu social<sup>7</sup>. On se retrouve alors, on le verra, confronté à un problème d'interprétation bien formulé par l'anthropologue britannique Peter Fry à propos de sa plus grande difficulté à comprendre la culture brésilienne que celle des terrains africains où il avait fait ses premières armes de chercheur : « au Brésil tout se montrait très semblable à l'Europe ; cependant, tout y était, de fait, très différent »<sup>8</sup>. La prolongation de la jeunesse, le nouveau sens du soi, les changements dans les relations entre les sexes et la fragilisation des inscriptions sociales dont nous traiterons dans cet article constituent ainsi des thèmes fréquemment évoqués dans la littérature sur le sujet en Europe et aux États-Unis<sup>9</sup>. Et, pourtant, la singularité du contexte dans lesquels ils sont repérés interdit de procéder à des rapprochements hâtifs. C'est même, au contraire, seulement en considérant pleinement le cadre géographique, la situation socio-économique et le moment politique dans lesquels ces jeunes de Recife ont été étudiés que l'on peut espérer rendre compte avec justesse de leur expérience.

### Un sentiment de blocage

C'est leur rapport à l'espace urbain et le sentiment de vivre dans une société sans perspectives qui distingue avant toute autre chose l'expérience des jeunes de Brasília Teimosa de celles de leurs ascendants. Car s'ils héritent d'un lieu de résidence urbanisé et de l'expansion scolaire alors que la génération précédente avait dû affronter des conditions de vie insalubres et les restrictions de l'enseignement, ils rencontrent le ralentissement économique et ne se sentent plus portés par la croyance au progrès qui fondait l'espérance des aînés. Le sentiment de blocage qui en résulte est d'autant plus vif que la dynamique sociale des dernières décennies a considérablement élevé les attentes des pauvres urbains.

### *Appartenir à la ville*

En bordure de l'océan et à proximité des principaux bassins d'emplois de la ville, Brasília Teimosa occupe une position privilégiée dans l'espace urbain. Ses habitants considèrent quasi unanimement qu'il s'agit d'un des quartiers populaires de Recife les plus agréables à vivre, en dépit de l'entassement des habitations, d'un système d'égout défectueux et de l'essor d'une criminalité violente. Plus cependant que la qualité de vie toute relative qui y règne, c'est le changement de statut urbain du site qu'il valorise. Cette péninsule n'a en effet été urbanisée qu'au tournant des années quatre-vingt, après être longtemps restée une zone sordide de baraques en bois aux

---

7. Cf. O. GALLAND, *op. cit.* : 55.

8. P. FRY, *Para inglês ver. Identidade e política na cultura brasileira*, Rio de Janeiro, Zahar, 1982 : 12.

9. Cf. par exemple G. MAUGER, R. BENDIT & C. Von WOLFFERËSDORFF (eds), *Jeunesses et sociétés : perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, Armand Collin, 1994.

marges de la ville légale. La transformation de sa physionomie avec le pavage des rues, l'adduction de l'eau courante et la construction de maisons en dur l'a fait passer aux yeux de sa population de l'état de *favela* à celui de quartier, un processus tenu comme un signe indubitable de son élévation sociale et de sa pleine inscription dans l'espace urbain.

Or on ne saurait comprendre la façon dont les jeunes de Brasília Teimosa vivent la transition à l'âge adulte sans tenir compte de l'importance que les pauvres de Recife accordent à la possibilité de pouvoir se penser comme des citoyens à part entière<sup>10</sup>. Ce n'est tout d'abord qu'en ville, selon eux, que l'on peut espérer atteindre l'ambition la mieux partagée en milieu populaire : s'élever dans l'échelle sociale (*subir na vida*). L'affirmation de la citoyenneté procède par ailleurs de l'identification à un univers jugé « moderne » et « civilisé ». Pour les générations les plus âgées et ceux qui viennent des campagnes, ce rapport à la ville s'exprime surtout au travers de l'opposition entre les possibilités offertes par la vie urbaine et la grande précarité des conditions d'existence dans un monde rural considéré « arriéré » et « sans avenir ». Pour les jeunes, la qualité de citoyen passe par la fréquentation de ces symboles de la ville moderne que sont dans leur esprit la plage de Boa Viagem, les pôles de loisirs à la mode et les *shopping centers*. Alors que les adultes tendent à limiter à l'indispensable les trajets dans la métropole pour leur préférer la sociabilité de voisinage et la tranquillité du foyer, ils recherchent le contact des milieux sociaux favorisés et se reconnaissent dans les modèles culturels proposés par les moyens de communication de masse. Vivre à Brasília Teimosa, à deux pas de ces espaces emblématiques de la vie en ville à laquelle ils aspirent, est à cet égard un avantage si appréciable qu'ils ne cessent de l'évoquer pour se différencier de ceux qui résident des faubourgs éloignés.

C'est néanmoins à cette position dans la ville qui sous-tend la représentation qu'ils se font de leur place dans la société qu'ils doivent souvent renoncer pour réaliser l'idéal de l'installation dans la vie adulte en milieu populaire : la mise en ménage et la formation d'une famille nucléaire propriétaire de son logement. L'accès à la propriété permet non seulement à un jeune couple de réduire les désagréments de l'autorité pesante d'ascendants attachés à la manifestation de marques de déférence. Elle le fait aussi échapper à la vulnérabilité du statut de locataire, toujours menacé de se retrouver à la rue au moindre revers de fortune. Or peu de jeunes ménages peuvent aujourd'hui s'installer à Brasília Teimosa où le coût du logement s'est considérablement accru depuis l'urbanisation : une modeste mesure de quarante mètres carrés, par exemple, se loue rarement en-dessous du montant du salaire minimum (90 euros en août 2001) et ne se vend qu'exceptionnellement pour moins de dix mille reais (5 000 euros). Faute d'une épargne suffisante ou d'un emploi stable qui permette de souscrire un emprunt, ces jeunes couples n'ont le plus souvent d'autre choix que de renouer avec l'expérience des parents, en allant s'établir sur un terrain lointain peu ou pas urbanisé, ou, sinon, de continuer à subir les contraintes de leur tutelle, en acceptant de vivre dans une pièce laissée à leur disposition, si tant est du reste qu'il y en ait une de disponible.

---

10. Cf. D. VIDAL, *La politique au quartier. Rapports sociaux et citoyenneté à Recife*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1998, et « Vulnérabilité et rapport à l'espace. Être pauvre et citoyen à Recife », *Cahiers des Amériques latines*, 35, 2000 : 91-108.

---

### *La dévalorisation des titres scolaires*

Avec l'urbanisation, la progression de la scolarisation a constitué l'une des principales transformations de la société brésilienne durant ces dernières décennies. La demande d'éducation qui accompagne cette expansion scolaire répond aux besoins d'une économie en mutation qui exige une force de travail de plus en plus qualifiée. Alors que, jusque dans les années cinquante, le fait de ne pas avoir terminé les années de lycée n'empêchait pas d'accéder à des emplois qui assuraient l'appartenance au monde des classes moyennes, l'absence de diplômes limite aujourd'hui considérablement les possibilités d'embauche. Il faut par exemple désormais être titulaire du « premier degré », qui s'obtient au terme de huit années de scolarité, pour être éboueur ou cantonnier à la mairie de Recife. Et l'obtention du « second degré », le diplôme de fin d'études secondaires, ne garantit en rien d'échapper aux emplois qui ont toujours été réservés aux catégories populaires. Les *shopping centers* de la ville en font même maintenant un critère de présélection de leurs employés, en allant parfois jusqu'à exiger en plus des connaissances informatiques pour recruter des manutentionnaires rémunérés sur la base du salaire minimum.

Les jeunes de Brasília Teimosa savent bien l'importance des titres scolaires sur le marché du travail. Quelle que soit leur situation scolaire, il en est peu qui n'espère pas, un jour, obtenir un diplôme de l'enseignement supérieur qui leur permettra, selon leur expression, d'« être quelqu'un dans la vie » (*ser alguém na vida*), c'est-à-dire de devenir avocat, médecin, ingénieur, commissaire ou officier des forces armées, les professions les plus valorisées en milieu populaire. La valeur accordée aux titres scolaires est d'ailleurs l'une des choses les mieux partagées sur la péninsule. Les parents expliquent très tôt à leurs enfants que seule une scolarité réussie peut espérer les faire échapper à la condition peu enviable du pauvre. Beaucoup réalisent à cette fin des investissements éducatifs considérables pour les scolariser dans des établissements privés où les apprentissages fondamentaux ne sont pas constamment perturbés par les grèves et les absences des enseignants des écoles publiques. Certaines familles consacrent même plus des deux tiers de leur revenu pour acquitter les frais de scolarité exigés par des lycées du quartier résidentiel voisin de Boa Viagem.

L'importance attachée à la réussite scolaire ne tient pas seulement aux perspectives d'ascension sociale qu'elle autorise. Elle réside également dans le prestige que la possession d'un diplôme confère à son détenteur et à son entourage. Quand bien même leur situation financière ne les distingue guère de leur voisinage, ceux qui ont obtenu le second degré ou possèdent une quelconque qualification certifiée (en informatique en particulier) aiment à faire entendre qu'ils ont étudié et, au besoin, à faire état de ces titres pour imposer leurs arguments. Le fait, en revanche, d'avoir dû interrompre tôt sa scolarité constitue un stigmate d'infériorité sociale que les jeunes femmes mettent souvent en avant pour écarter la possibilité d'une relation avec quelqu'un qui n'a pas fait d'études (*não tem estudo*). C'est aussi pourquoi on ne rencontre chez les jeunes du quartier aucune forme de la « culture anti-école » (*counter-school culture*) qui traduit chez certains fils d'ouvriers anglais un des aspects de la résistance symbolique aux dominants de la culture ouvrière anglaise et provoque à la fois l'acceptation de rôles subalternes et la

régénération de cette classe<sup>11</sup>. Dans une société où l'accès à l'école des Noirs et des affranchis était interdit sous le régime servile, la possession de diplômes représente un des critères les plus évidents de différenciation sociale. L'alphabétisation marque d'ailleurs un moment important dans la trajectoire scolaire d'un enfant en milieu populaire. Quand leurs élèves, autour de l'âge de six ans, ont acquis une maîtrise minimale de la lecture et de l'écriture, les écoles de Brasília Teimosa organisent de solennelles cérémonies de remise de diplômes calquées sur le modèle universitaire. En présence des familles au grand complet, les enfants, portant toge et toque, se voient décerner le titre de « Docteur en ABC ». Et les dépenses importantes qu'entraîne la fête sont pour les parents bien peu de choses au regard du plaisir de voir et de faire savoir que leur progéniture avance sur le bon chemin.

Mais il y a loin du désir à la réalité. Bien que les familles cherchent à retarder le plus longtemps possible l'entrée des enfants sur le marché du travail, beaucoup doivent se résigner à les voir interrompre leur scolarité au début de l'adolescence pour travailler comme vendeur ambulant, manoeuvre, cireur de chaussures, distributeur de journaux ou employée domestique. Car c'est souvent seulement au prix de leur participation au revenu familial que la famille peut espérer échapper à une vie misérable. Les adolescents qui ont ainsi dû arrêter précocement leur scolarité ne parviennent que rarement à la terminer dans les cours du soir que dispensent plusieurs établissements de la péninsule. Qu'il s'agisse des changements fréquents d'activité, d'horaires de travail incompatibles avec la présence aux cours ou de la difficulté à étudier après une journée exténuante, les contraintes du monde du travail entrent en contradiction avec celles de l'école<sup>12</sup>. Essayer à intervalles réguliers de reprendre des études et s'imaginer entrer à l'université semble en réalité surtout permettre à ces jeunes sortis très tôt d'une trajectoire scolaire normale de ne pas se résigner à une position dominée, en laissant ouvert le champ des possibles. Aussi chimériques soient-ils, ces projets de reprise d'étude sont du reste renforcés par l'idéologie du mérite et du sacrifice que partagent ceux qui restent scolarisés. Ces derniers expliquent en effet rarement l'interruption de la scolarité par la nécessité de travailler pour subvenir aux besoins de sa famille. Ils y voient plutôt au contraire la manifestation d'une disposition individuelle caractérisée par le « manque de volonté » ou la recherche d'une vie facile que, eux, se refusent au prix de sacrifices. L'obtention du second degré n'a pourtant rien du sésame espéré<sup>13</sup>. Mal préparés aux concours d'entrée à l'université dans les établissements du quartier, peu accèdent à l'enseignement supérieur public, le plus côté et à la scolarité gratuite. Et ceux qui franchissent ses portes doivent, à de rares exceptions, se rabattre sur ses formations les moins prestigieuses (le travail social, la pédagogie ou l'éducation physique). Ils peuvent certes suivre une formation dans une université privée. Mais il leur faut alors pouvoir acquitter des mensualités

---

11. P. WILLIS, « L'école des ouvriers », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 24, novembre 1978 : 50-61.

12. Cf. N. ZAGO, « Processos de escolarização em meios populares. As contradições da obrigatoriedade escolar », in M.A. NOGUEIRA, G. ROMANELLI & N. ZAGO (eds), *Família e escola : trajetórias de escolarização em camadas médias e populares*, Petrópolis, Vozes : 19-43.

13. Selon le recensement de 1991, 12,5 % des chefs de famille de Brasília Teimosa ont un niveau d'instruction égal ou supérieur au second degré. Ce pourcentage est probablement sensiblement plus élevé pour les jeunes générations.

---

souvent bien supérieures au montant du salaire minimum et à ce qu'ils peuvent espérer gagner sur le marché du travail. Sans l'aide d'un tiers ou l'obtention d'une bourse, ils doivent le plus souvent renoncer à poursuivre des études supérieures et se trouvent alors réduits à accepter des emplois guère mieux payés que ceux qui ont interrompu depuis longtemps leur scolarité.

La dévaluation des diplômes que connaissent les jeunes de Brasília Teimosa n'a rien de spécifique au Brésil ; elle est aujourd'hui amplement constatée dans la plupart des sociétés où l'élévation du niveau de formation a rencontré le ralentissement économique. Mais elle se présente sous un jour particulier dans une société qui s'est longtemps considérée comme une société ouverte dans laquelle la progression de la scolarisation était la clé de la prospérité. Or, contrairement à ce qu'avaient longtemps avancé les penseurs du développement, il n'y a pas de lien automatique entre formation scolaire et croissance économique. Si les générations nées avant les années 1950 avaient connu d'importantes possibilités de mobilité et éprouvé un sentiment d'ascension sociale en dépit d'un niveau de formation très peu élevé, celles qui sont nées après découvrent les difficultés d'accéder à une position sociale valorisée. L'insatisfaction qui en résulte affecte certes toutes les catégories sociales, et il est même fort probable que ce sont les couches moyennes qui en pâtissent le plus, après avoir longtemps été les principales bénéficiaires d'un modèle de développement promu par un État interventionniste. Le fait, néanmoins, que les jeunes des milieux populaires ne réussissent que très rarement à s'élever dans l'échelle sociale fait apparaître la rigidité de la structure sociale dans toute son ampleur, alors que la transformation du Brésil de société rurale et agraire en société urbaine et industrielle en quelques décennies avait laissé entrevoir une généralisation des possibilités de mobilité ascendante<sup>14</sup>.

Les bénéfices de l'expansion scolaire sont bien sûr indéniables<sup>15</sup>. Mais ce qui est vrai si l'on raisonne en termes collectifs l'est beaucoup moins quand on considère les situations individuelles. La progression de la scolarisation contribue à alimenter le sentiment de blocage que connaissent les jeunes des couches populaires, en cantonnant ceux qui ont dû interrompre précocement leur scolarité aux positions les plus dévalorisées et en frustrant les attentes de ceux qui en escomptaient une promotion sociale.

### Un nouveau sens du soi

Dans le sillage de Georg Simmel et de ce qu'il est convenu d'appeler l'école de Chicago, sociologues et anthropologues urbains attribuent communément le sentiment d'instabilité qui caractérise l'expérience du citadin à la perte d'un sens de soi spontané. Socialisé dans des systèmes de

---

14. Comme le montre une étude récente, la mobilité réside plus au Brésil dans le changement structurel produit par l'urbanisation et l'industrialisation qu'à la circulation entre les positions sociales. Le Brésil se caractérise même, selon ses auteurs, par « une mobilité de courte distance », où très peu parviennent à s'élever bien au-dessus de la position de leurs parents. Cf. C. A. COSTA RIBEIRO & M. C. SCALON, « Mobilidade de classe no Brasil em perspectiva comparada », *Dados*, XLIV (1)1, 2001 : 53-96.

15. En dépit de la persistance d'une évasion scolaire importante en milieu populaire, la quasi-totalité des jeunes de sept à quatorze ans fréquentent aujourd'hui l'école, alors qu'ils n'étaient que 67 % en 1970 : il en a notamment résulté une baisse spectaculaire de l'analphabétisme, aujourd'hui rare chez les citadins de moins de trente ans.

normes différenciés, partagé en une pluralité d'appartenances, l'individu ne peut comme dans les sociétés traditionnelles s'identifier immédiatement aux rôles que lui fournit la structure sociale. Dans la modernité, il lui faut au contraire sans cesse construire son identité dans la distance à soi et aux rôles institutionnels. La tension entre les possibilités sans précédent d'expression de l'individualité qu'offre le mode vie urbain et la menace d'anomie qui accompagne la fin d'un ordre social de type communautaire fait de ce travail une quête souvent douloureuse<sup>16</sup>. Car dans un monde où les groupes primaires ne régulent plus complètement les comportements et qui rend fluctuants les statuts, l'individu éprouve le caractère instable de son inscription sociale.

Cette analyse ne vaut toutefois qu'imparfaitement pour la ville brésilienne. Non que l'on n'y observe pas ce sentiment d'instabilité propre à la condition moderne, mais parce qu'il est difficile d'en faire le lieu de l'individuation dans un pays qui, à l'exception des peuples indigènes, n'a jamais abrité de communautés au sens de la sociologie classique. Ensemble composite d'individus aux statuts très divers, peu solidaires et préoccupés avant tout par la poursuite de stratégies familiales, les groupes ruraux ont historiquement présenté un caractère peu traditionnel au Brésil<sup>17</sup>. Aucun type de propriété collective, aucun contrôle communal des terres, aucun système des charges hérité de l'époque coloniale ne les rapproche de ce qui a pu correspondre au modèle de la communauté villageoise dans les Andes et au Mexique. Et jamais non plus les paysans brésiliens n'ont été regroupés dans des institutions collectives comme les *comunidades* andines et les *ejidos* mexicains. Un certain individualisme est au contraire très tôt observé dans les campagnes comme dans les petites bourgades, où les plus humbles se trouvent placés dans une position d'égalité et d'indépendance les uns vis-à-vis des autres<sup>18</sup>. La quête d'individualité que l'on y observe traduit l'existence d'un sens du soi, souvent sans doute fort limité, mais qui révèle la distance irréductible entre l'individu et les rôles auxquels il peut s'identifier.

L'expérience de soi que font aujourd'hui les jeunes de Brasília Teimosa va toutefois au-delà de la simple conscience de l'existence de modes de vie alternatifs et de la singularité de sa propre histoire. Elle exprime bien davantage l'importance accordée à la dimension personnelle de l'identité qui caractérise l'individualisme contemporain dans les sociétés occidentales, c'est-à-dire le souci d'être considéré, dans la vie publique et dans la vie privée, à distance des rôles, des places et des statuts<sup>19</sup>. L'affirmation de soi suppose alors de toujours disposer d'une marge dans la construction de son identité personnelle afin de ne jamais se laisser enfermer dans une position, une appartenance ou un engagement. Les messages individualisants de l'école et des médias tout comme les transformations socio-économiques y ont contribué de manière déterminante. La production de l'individu ne s'y

16. Ce thème connaît son élaboration théorique la plus célèbre dans le fameux article de L. WIRTH, « Le phénomène urbain comme mode de vie », in Y. GRAFMEYER & I. JOSEPH (eds), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier, 1990 : 255-281. [1938].

17. Cf. M.I. Pereira de QUEIROZ, *Cultura, sociedade rural, sociedade urbana no Brasil : ensaios*, Rio de Janeiro, LTC-Editora da Universidade de São Paulo, 1978 ; M.S. de Carvalho FRANCO, *Homens livres na ordem escravocrata*, São Paulo, Editora Ática, 1976. [1974].

18. E.R. DURHAM, *A caminho da cidade. A vida rural e a migração para São Paulo*, São Paulo, Editora Perspectiva, 1984 ; M. HARRIS, *Town and Country in Brazil*, New York, Columbia University, 1956.

19. F. de SINGLY, « Privé-public : à la recherche de l'identité personnelle », *Universalis*, Paris, 1998 : 295-298.

fait néanmoins pas sur le même mode que dans les pays anciennement industrialisés. Elle s'opère en effet toujours dans une tension avec un modèle normatif de l'ordre social qui, s'il est loin d'être suivi et peut être manipulé, contraint l'expression de l'individualité. La difficulté à vivre en individu dans la vie de quartier et l'adhésion à des représentations psychologisées de l'individu en constituent deux manifestations, qui témoignent, chacune, de la spécificité et des limites de l'individualisme en milieu populaire.

### *La difficulté à vivre en individu*

Le primat du groupe sur l'individu a été mis en évidence dans de nombreux travaux consacrés aux représentations sociales des pauvres urbains brésiliens<sup>20</sup>. Celui-ci s'exprime au travers d'un langage normatif rappelant les obligations contraignantes devant prévaloir entre parents, amis et voisins. Tels qu'ils sont énoncés, ces codes de comportement paraissent régir l'ensemble des relations possibles dans une société où chacun aurait une place et un rôle à jouer : au père de subvenir aux besoins des siens, à la mère de tenir sa maison ordonnée, aux enfants d'aider leurs parents, aux amis de se montrer solidaires, aux voisins d'être utiles et discrets, au « riche » de secourir le « pauvre », et au « pauvre » de lui témoigner sa gratitude.

Bien qu'elles donnent lieu à des propos sentencieux, ces obligations ne sont que très imparfaitement observées à Brasília Teimosa. Vivant dans un monde instable où la précarité domine, ses habitants ne doivent souvent compter que sur eux-mêmes quand ils se trouvent dans la difficulté. On aurait toutefois tort de penser que l'importance des jugements moraux dans la vie quotidienne est sans effet sur les relations entre les résidents de la péninsule. Le commérage qu'ils alimentent permet tout d'abord de rappeler les contours du permis et de l'interdit. Les injonctions à la discrétion, à la sobriété et à la pudeur font notamment que le plus grand nombre se conforme peu ou prou à ces normes morales idéalisées pour éviter de prêter le flanc au ragot (*fofoca*). La vigueur de cette référence à la primauté du collectif contrarie également l'affirmation de l'individualité. Celui qui manifeste un trop grand détachement à l'égard des comportements prescrits peut se voir amené à quitter le domicile familial ou privé de l'entraide du voisinage. C'est pourquoi toute argumentation ne doit jamais perdre de vue la conformité aux obligations supposées fonder le collectif. Nul ne saurait ainsi refuser son aide à un proche autrement qu'en lui expliquant qu'il le ferait par devoir s'il en avait seulement les moyens. Alors qu'ils aiment généralement à se présenter comme uniques et originaux, les jeunes n'osent de même que rarement se prévaloir du droit d'afficher leur individualité dans les litiges qui les opposent à leurs parents. Plutôt par exemple que de mettre en avant leur désir de suivre la mode pour ne pas paraître « ringards », ils préfèrent justifier le choix d'une tenue en soutenant qu'elle ne porte en rien atteinte à l'honorabilité de la famille. L'affirmation d'une différence individuelle se fait dans une négociation permanente et fragile entre ce qui est conforme du point de vue des normes de comportement énoncées et ce qui reste néanmoins toléré. Le cas des jeunes hommes

---

20. Cf. notamment M. CHAUL, *Conformismo e resistência. Aspectos da cultura popular no Brasil*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1989 [1986], et L.F. Dias DUARTE, *Da vida nervosa nas classes trabalhadoras urbanas*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor - CNPq, 1986.

homosexuels est à cet égard des plus intéressants. Si l'homosexualité féminine fait l'objet d'une réprobation unanime à Brasília Teimosa, l'homosexualité masculine y est en revanche assez bien acceptée. Beaucoup d'adolescents et de jeunes adultes ne font nullement mystère de ce qu'ils appellent leur « choix » et déambulent dans ses rues le cheveu long, maquillés, en prenant des poses qu'ils tiennent pour féminines. Bien que régulièrement exposés aux quolibets méprisants des autres hommes, ils ne sont que très rarement pris à parti dans le quartier, alors que l'homophobie est à l'origine de nombreux homicides à Recife. Car tant qu'ils se comportent en bons voisins en se montrant solidaires, polis et en évitant toute manifestation ostentatoire de leur orientation sexuelle, ils ne perturbent pas les échanges ordinaires. Au moindre conflit cependant, ils se voient aussitôt rappelés à leur différence et mis en accusation autant pour ce qu'on leur reproche que pour ne pas correspondre à ce que doit être « un homme ».

### *L'adhésion à des représentations psychologisées de l'individu*

Les jeunes de Brasília Teimosa recourent fréquemment à une vulgate psychanalytique pour expliquer un comportement. Parce qu'ils ne parviennent pas à s'engager durablement dans une relation stable, se montrent agressifs, manquent d'entrain ou, tout simplement, ne se comportent pas conformément à ce que l'on attend d'eux, nombreux sont ses habitants qui se voient qualifiés de « névrosé » (*neurótico*). Dans ses conversations sur les attitudes et les traits de caractère des uns et des autres, il se trouve souvent quelqu'un pour affirmer péremptoirement que « c'est une chose que seul Freud peut expliquer » (*É coisa que só Freud pode explicar*), en portant à la connaissance de l'auditoire un élément de l'histoire personnelle de celui dont il est question : le fait, par exemple, d'avoir été abandonné par son père ou de ne pas avoir été désiré par sa mère, la mort d'un ascendant pendant l'enfance ou la honte produite par une disgrâce physique. Ceux qui connaissent des périodes de grande souffrance psychique font de même souvent état de leur intention d'aller consulter un psychologue, une profession que beaucoup de jeunes femmes aimeraient exercer. Faute d'argent, la plupart doivent pourtant y renoncer, à moins d'obtenir une consultation dans une des rares structures de santé publique prenant en charge ce type de demande. Il n'en demeure pas moins que de nombreux jeunes aiment à se livrer à l'introspection pour analyser les vicissitudes de leur trajectoire, en n'hésitant pas à la comparer à des épisodes de la vie des vedettes de la télévision. Les affres d'une séparation peuvent alors les amener à identifier leur situation du moment à celle qu'a connue une actrice célèbre après son divorce. La douleur provoquée par la mort d'un parent devient de la même façon commensurable avec le deuil porté par des personnalités du spectacle, et les termes employés pour l'évoquer reprennent bien souvent ceux utilisés dans les émissions grand public où elles ont évoqué leur souffrance.

Si les filles se livrent plus facilement à l'auto-analyse que les garçons, ces derniers s'y laissent pourtant facilement aller dès qu'ils se sentent en confiance. On les entend alors faire part, émus, de la honte ressentie dans l'enfance devant la réputation scandaleuse de la mère, l'alcoolisme du père ou les problèmes statutaires qu'entraînent la difficulté à faire vivre convenablement sa famille. La disponibilité de ces explications psychologisantes doit

aussi beaucoup à leur présence dans les émissions télévisées où des quidams disent leur détresse à un psychologue qui en explique l'origine avant de prodiguer ses conseils. Devant le petit écran, chacun peut découvrir un semblable en souffrance et réfléchir par empathie sur sa trajectoire. Le recours à ce type d'analyse chez les jeunes de Brasília Teimosa se trouve du reste renforcé par sa fréquence chez les enseignants qui attribuent couramment à des causes psychologiques la réussite ou l'échec de leurs élèves. Les explications entendues à l'école sont en effet fréquemment reprises pour expliquer des comportements survenus hors du cadre scolaire. « La prof a dit qu'un enfant gâté ne va pas respecter ses parents » ; « Mon prof de portugais a expliqué qu'un homme était devenu homosexuel parce qu'il avait beaucoup joué avec ses sœurs quand il était petit ». Aussi simplistes soient-elles, ces propos tiennent lieu dans les conversations de vérités qu'on ne saurait critiquer pour avoir été proférées par des figures d'autorité. Cette vulgate psychanalytique est parfois même convoquée pour expliquer l'apparition de troubles physiques : un ulcère est lié à un conflit familial mal résolu, la chute soudaine des cheveux est la conséquence d'une rupture amoureuse, une rapide prise de poids résulte de la perte de l'estime de soi après une période de chômage prolongé. On est, on le voit, loin des représentations de la santé mentale en milieu populaire étudiées il y a une vingtaine d'années dans la région métropolitaine de Rio de Janeiro<sup>21</sup>. Luiz Fernando Duarte y montrait combien les troubles de la personnalité imputés à ce qui étaient reliés aux « nerfs » participaient d'une culture hiérarchique et holiste qui s'opposait à l'individualisme dominant dans les classes moyennes. Il soulignait notamment la très faible pénétration de représentations psychologisées en milieu populaire et le recours massif à la religion, à des potions ou à des traitements médicamenteux pour remédier des perturbations tenues comme fondamentalement dues à un dysfonctionnement de l'organisme. Notre recherche à Recife suggère que ces représentations anti-individualistes, certes toujours vivaces et aisément repérables, sont aujourd'hui de plus en plus contrecarrées par la diffusion d'un langage « psy » qui constitue l'individu en auteur de sa souffrance. Cette expérience éminemment subjective qui consiste à chercher dans son fonctionnement psychique la cause et la solution à ses difficultés nous paraît contribuer à l'affirmation du sens du soi en milieu populaire. En invitant chaque individu à percevoir ce qu'il a d'unique, elle fait à certains égards bien plus que l'inviter à se penser distinct de tout groupe. Elle tend à lui faire expliquer son expérience sur un mode personnel en dehors de toute référence au contexte économique et social qui le produit. C'est là, on le sait, l'une des critiques les plus fréquemment adressées aux approches psychologiques et psychanalytiques de la souffrance individuelle. Notre propos n'est bien évidemment ici pas de la prolonger, mais de suggérer combien sa diffusion sous la forme d'une vulgate facilement appropriable peut avoir des effets profondément individualisants qui limitent la possibilité de penser sa situation personnelle comme une expérience largement partagée dans son milieu social.

La capacité à repérer et à valoriser ce qui fait la singularité de sa trajectoire tient également à l'importance croissante prise par le curriculum vitae dans les procédures d'embauche. L'unique kiosque à journaux du

---

21. L.F. Dias DUARTE, *op. cit.*

quartier en vend un modèle-type, et plusieurs habitants s'assurent un revenu complémentaire en les mettant en forme sur un ordinateur personnel. Même pour des emplois aussi peu qualifiés que manutentionnaire dans un supermarché, vigile d'entrepôt ou démarcheuse en cosmétiques, il est de plus en plus souvent exigé que les candidats à l'emploi fournissent ce document. Avertis des critères de sélection de responsables du personnel qui se piquent d'être formés aux modernes méthodes des ressources humaines, les jeunes de Brasília Teimosa savent ce qui est « bon pour le curriculum » (la maîtrise de logiciels informatiques, une expérience réussie dans une grande surface ou la participation à une troupe de théâtre) ou, au contraire, ce qu'il est préférable de ne pas mentionner (un emploi dont on a été licencié, l'existence d'enfants en bas âge, une situation de célibat prolongé). En les enjoignant de mettre en forme leur parcours biographique, la nécessité de produire un curriculum vitae les pousse également à se distinguer les uns des autres. Une posture que ne font que renforcer les entretiens d'embauche où ils sont invités à montrer de façon argumentée en quoi ils sont « différents » et « meilleurs » que leurs concurrents.

### **Les modifications des relations entre les sexes**

C'est dans la modification des relations entre les sexes que s'exprime sans doute le plus nettement la tension entre l'affirmation de l'autonomie individuelle et les rôles sociaux transmis par les générations précédentes. Cette évolution réside largement, nous semble-t-il, dans l'émergence d'un nouveau rapport des femmes aux relations amoureuses et à la sexualité. Les discussions entre les mères et les filles révèlent ainsi de façon frappante ce qui peut être désigné comme une révolution des mœurs en milieu populaire. Pour souligner combien les temps ont changé, les premières rappellent la surveillance étroite à laquelle les soumettaient leurs parents, puis leurs maris, et constatent, en s'en réjouissant, la « liberté » dont bénéficient aujourd'hui les secondes. Ces dernières ne se voient certes pas reconnues la même indépendance que les garçons. Les parents contrôlent bien plus longtemps leurs fréquentations et les somment sans cesse de ne pas ternir la réputation de la famille par un comportement prêtant à la rumeur. Mais il leur est désormais reconnu le droit à une vie sexuelle avant la mise en ménage, et, monnaie courante il y a encore une vingtaine d'années, les cas d'adolescentes fuyant le domicile familial par peur d'être battues à la découverte de leur grossesse sont aujourd'hui exceptionnels.

### ***La revendication d'un droit à l'expérimentation***

Si la distance aux modèles parentaux domine chez les jeunes de Brasília Teimosa, l'apprentissage des rôles adultes se fait encore très largement par référence au cadre familial. Aussi serait-il tout à fait excessif de parler du passage d'un modèle de l'identification à un modèle de l'expérimentation, comme dans le cas de la jeunesse française<sup>22</sup>. Ces jeunes de Recife valorisent néanmoins ce qu'ils appellent « l'expérience » au point d'en faire une

---

22. Cf. O. GALLAND, *op. cit.*

---

condition indispensable de l'entrée dans la vie adulte. Et ce sont les filles, une fois encore, qui la revendiquent avec le plus d'insistance.

Peu d'entre elles imaginent à présent se mettre en ménage et, *a fortiori* avoir un enfant, avec un homme dont elles n'auraient pas préalablement éprouvé la personnalité. Les expressions communément utilisées à ce propos traduisent bien la nécessité d'une période d'expérimentation de la relation avant un engagement conjugal. Afin d'éviter toute désillusion avec un homme volage ou peu intéressé par la vie familiale, les filles de Brasília Teimosa disent vouloir le « connaître », le « tester » ou « étudier son cas ». Elles attendent avant tout d'un prétendant qu'il soit « sincère », « fidèle », « calin », qu'il ne les surveille pas en permanence comme ceux dont on dit qu'ils sont « jaloux de leur ombre ». Elles accordent aussi la plus grande importance au plaisir sexuel. Leurs conversations, souvent lestes à ce sujet, témoignent notamment de l'importance accordée à la sexualité dans la vie conjugale, un sujet tabou pour les générations précédentes. On peut penser qu'il s'agit là encore d'un des effets sur les milieux populaires des discours véhiculés par les médias de masse qui, au travers de reportages sur la vie de vedettes de la télévision et de la chanson, ont contribué à valoriser cette dimension de la vie privée des femmes. Beaucoup de jeunes femmes ne font ainsi nullement mystère de leur intention de quitter leur conjoint si ce dernier venait à ne plus les contenter sexuellement et justifient, dans le même esprit, les infidélités par la nécessité de satisfaire des désirs que la vie en couple n'assouvit plus. Bien qu'ils se montrent très susceptibles quant aux comportements publics de leurs compagnes, les hommes les rejoignent aujourd'hui pour affirmer l'importance du dialogue et de la reconnaissance du besoin de l'autre dans le couple. Les comportements machistes et la violence conjugale n'ont certes pas disparu ; ils sont même toujours une réalité ordinaire de la vie du quartier. Mais ils apparaissent désormais comme contredisant l'idéal des relations entre les sexes. Chez les jeunes, les femmes ne représentent ainsi plus un enjeu majeur de l'honorabilité. Des bagarres liés à des rivalités amoureuses émaillent encore régulièrement le quotidien de la péninsule, mais, elles ne conduisent plus comme aiment à le rappeler les plus âgés, à des duels sanglants au couteau à poisson (*peixeira*), quand bien même, pendant mes séjours à Brasília Teimosa, la rumeur ait attribué au moins deux homicides à une dispute « pour une femme ». La jalousie constitue pourtant le pain quotidien des relations amoureuses, tant elle est un comportement attendu par ses deux parties. Se montrer jaloux étant une manifestation obligée du sentiment amoureux, les jeunes femmes feignent souvent de s'en plaindre plus qu'elles n'en pâtissent véritablement. D'autant que, comme les hommes, elles passent beaucoup de leur temps à soupçonner l'autre d'infidélité. Un soupçon croisé qui prend la forme du jeu, quand, par exemple, les uns et les autres s'appellent à tout propos sur leurs téléphones mobiles pour se demander « Où es-tu ? », « Avec qui es-tu ? », avant de se rappeler aussitôt après la force de leur sentiment.

La place donnée à la réflexivité et à la sexualité ne doit cependant pas laisser croire que se dessine chez les jeunes des milieux populaires urbains brésiliens une « transformation de l'intimité » sur le modèle de celle repérée dans les sociétés occidentales par Anthony Giddens<sup>23</sup>. La quête d'une relation pure et la démocratisation de la sphère intime peuvent certes être

---

23. A. GIDDENS, *The Transformation of Intimacy*, Stanford, Stanford University Press, 1992.

identifiées sans peine chez les jeunes adultes de Brasília Teimosa. Les violences conjugales des hommes s'y expliquent aussi sans doute de plus en plus souvent par la vulnérabilité de l'identité masculine devant l'affirmation du désir féminin. Et l'on peut même à propos de ces jeunes de Recife aller jusqu'à suivre Helga Krüger quand elle écrit sur la jeunesse allemande que : « Dans leur tentative d'autoconstruction de leur vie, les jeunes filles en situation de transition entre la famille d'origine et la famille de procréation disposent d'un champ de manœuvre d'autant plus grand que les programmes de transition vers l'état adulte de leur partenaire se révèlent de plus en plus "déficients" »<sup>24</sup>.

La prégnance des rôles masculins et féminins traditionnels contraint toutefois encore les comportements. Les jeunes hommes, d'une part, s'identifient toujours largement à la figure du « père de famille » obéi en sa maison qui lui a été transmise par les hommes des générations précédentes. Les filles, de leur côté, ne rejettent jamais radicalement le modèle dominant de « la femme mariée » (*a mulher casada*) qui prend en charge la totalité de l'organisation de la vie familiale. Il est vrai que leur éducation les y prédispose encore. Comme l'a montrée Tânia Maria Monteiro dans sa recherche sur la socialisation des filles en milieu populaire dans la ville voisine d'Olinda, les mères considèrent qu'il est de leur devoir de les préparer au mariage, en leur enseignant dès le début de l'adolescence tout ce qui est nécessaire à la tenue d'un foyer<sup>25</sup>. Les jeunes femmes font cependant preuve d'une grande ambivalence concernant le modèle de rôle féminin auquel elles se réfèrent. Selon les contextes et la logique des situations vécues, elles peuvent en effet tout aussi bien se prévaloir de la conformité au rôle traditionnel de la « bonne épouse » qui se consacre aux tâches domestiques quand son mari travaille ou, au contraire, revendiquer l'« égalité » et l'« indépendance » pour refuser de se plier aux demandes de leur conjoint. C'est ainsi au nom de l'incapacité d'un homme à faire vivre décentement sa famille que, souvent, elles éconduisent un prétendant ou décident de mettre un terme à une relation amoureuse. Crûment signifiées aux principaux intéressés par des « Je ne vais pas me marier avec un pauvre » ou des « Je n'ai pas envie de subir la faim », ces décisions font rudement ressentir aux jeunes hommes de la péninsule le décalage entre le rôle qui leur est imparti et une réalité sociale qui le rend de plus en plus difficilement endossable. Mais c'est aussi parce qu'elles gagnent leur vie et ne sont pas entretenues que les jeunes femmes exigent que leurs conjoints participent aux travaux ménagers ou revendiquent le droit de pouvoir sortir sans lui.

L'ancienneté des marges d'autonomie des citadines en milieu populaire invite à penser les transformations actuelles des rapports entre les sexes au Brésil non, comme dans d'autres pays d'Amérique latine, en terme de coupure avec des modèles culturels issus du monde rural, mais plutôt comme un autre aspect des transformations du sens du soi. Les travaux des historiens nous enseignent en effet que les femmes pauvres ont pu depuis longtemps, au Brésil, développer des espaces de vie privée et échapper à un

24. H. KRÜGER, « L'orientation vers la vie active des jeunes femmes : un phénomène des années 1980 », in G. MAUGER, R. BENDIT & C. von WOLFFERSTORFF (eds), *Jeunesses et sociétés. Perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, Armand Collin, 1994 : 197-211.

25. T.M. MONTEIRO, *Passagem e juventude. Um estudo de rituais femininos em camadas de baixa renda*, mémoire de DEA, Recife, UFPE, 1988.

contrôle absolu des hommes<sup>26</sup>. L'absence de tradition paysanne ou indienne entretenue par des institutions collectives leur a, d'une part, très tôt permis de manifester une certaine distance par rapport aux rôles sociaux qui leur étaient proposés. La possibilité d'exercer une activité rémunérée en a, d'autre part, libéré un grand nombre de la dépendance d'un conjoint comme le révèlent les changements intentionnels de concubin dès le dix-neuvième siècle. La situation des femmes des milieux populaires n'a certes jamais été enviable comme en témoignent, aujourd'hui comme hier, la misère dans laquelle beaucoup élèvent seules leurs enfants et l'importance des violences dont elles sont les victimes. Mais la difficulté à trouver un emploi stable et suffisamment rétribué pour fonder un foyer a de nos jours davantage encore augmenté la vulnérabilité des hommes. L'incapacité à correspondre au rôle masculin de pourvoyeur des besoins familiaux les oblige bien souvent à rabattre de leur superbe, en acceptant notamment de voir leurs femmes travailler quand leurs revenus ne parviennent pas à faire vivre la famille ou qu'ils se trouvent momentanément privés de travail. La situation économique favorise à ce titre la formation de nouveaux modèles masculin et féminin. Il n'est ainsi pas rare de rencontrer, à Brasília Teimosa, de jeunes couples où c'est l'homme désœuvré qui s'occupe des enfants et fait le ménage en attendant le retour de sa compagne. Et c'est alors que, invoquant quand bon leur semble les rôles traditionnels dévolus à chacun dans le couple ou la revendication de l'égalité entraînée par leur entrée sur le marché du travail, bien des femmes savent jouer stratégiquement sur ce double registre pour mettre en difficulté les arguments de leur conjoint dans les relations conjugales ou les discussions en public.

Bien qu'elles puissent s'affirmer de manière croissante en tant qu'individus autonomes, ces jeunes femmes se retrouvent néanmoins fréquemment rabattues vers les rôles féminins desquels elles cherchent à se démarquer. Le voisinage d'abord, mais surtout la belle-famille, voit en particulier du plus mauvais œil tout écart trop important. Les belles-mères ne se privent ainsi pas de rappeler à la moindre occasion à leurs brus les « obligations d'une femme mariée » et à leur fils ce qu'ils sont en droit d'attendre de leurs femmes, en allant parfois jusqu'à les enjoindre de « réagir » (*tomar uma atitude*). Et il est par exemple très difficile à une femme en couple de sortir le soir sans son conjoint ou de cultiver une relation d'amitié avec un homme sans éveiller un soupçon d'adultère.

### *Baisse de la natalité et individualisme féminin*

Quelles que soient l'intensité que peuvent revêtir les tensions inter-générationnelles, mères et filles de Brasília Teimosa s'accordent cependant sur un point : la conviction que le bonheur d'une femme requiert la maîtrise de sa fécondité. Cette convergence est un indice de la formation de nouveaux modèles féminins. Alors que les femmes de plus de cinquante ans ont fréquemment eu plus de quatre enfants, leurs filles et petites-filles disent ne pas en vouloir plus de deux et attendre d'avoir une situation professionnelle stable pour procréer. L'assentiment des premières aux propos des

---

26. Cf. S. CHALHOUB, *Trabalho, lar e botequim. O cotidiano dos trabalhadores no Rio de Janeiro da Belle Époque*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1986, et S. LAUDERDALE GRAHAM, *House and Street. The Domestic World of Servants and Masters in Nineteenth Century Rio de Janeiro*, Austin, University of Texas Press, 1992.

secondes fait néanmoins l'objet de deux interprétations contradictoires. Elle traduit, pour certains chercheurs, le souci des mères d'éviter à leurs filles les soucis entraînés par une maternité précoce et une progéniture nombreuse. Elle révèle au contraire, pour d'autres, une modification du discours des mères devant le changement de pratiques des filles. Nos matériaux ne nous permettent pas de prendre parti dans ce débat. Ils corroborent cependant l'idée que la baisse très rapide de la natalité en l'espace d'une génération représente une transformation majeure des relations entre les sexes au Brésil<sup>27</sup>. Les hommes des villes ne voient plus aujourd'hui dans une descendance nombreuse une marque de virilité ou un moyen de disposer d'une force de travail au service du groupe domestique. À l'instar de leurs compagnes, ils considèrent qu'un nombre trop élevé d'enfants interdit de les élever dans de bonnes conditions, en limitant notamment les investissements éducatifs que suppose une scolarité de qualité. Ces changements résultent là encore probablement de l'influence de la scolarisation et des moyens de communication de masse en milieu populaire. Les enseignants sensibilisent en effet leurs élèves à la liberté que permet la contraception, en les avertissant des difficultés que connaissent les mères célibataires et les familles avec un nombre élevé d'enfants. Les campagnes de santé publique diffusées par les chaînes de télévision et les propos des vedettes du petit écran sur la maternité contribuent à inciter les jeunes femmes à désirer un nombre limité de grossesses. Quand on les interroge sur leur avenir, on entend ainsi communément des filles d'une dizaine d'années soutenir mordicus qu'elles n'auront qu'un seul enfant, comme la présentatrice Xuxa.

Le souci de retarder l'âge de la première maternité et de limiter le nombre des naissances traduit aussi chez les jeunes femmes le souhait de continuer à travailler pour être financièrement indépendantes de leur conjoint après la venue d'un enfant. Elles se rêvent d'autant moins en maîtresses de maison que leurs mères leur conseillent d'avoir un emploi pour éviter les dures déconvenues de celle qui se retrouve sans ressources au départ ou à la mort de son compagnon. Délaissées dès l'annonce de la grossesse ou abandonnées avec des enfants en bas âge, beaucoup de femmes de Brasília Teimosa ne doivent d'ailleurs compter que sur elles-mêmes pour faire vivre leur famille. L'entrée massive des femmes sur le marché du travail tient en effet autant à la nécessité de contribuer au revenu familial qu'au désir d'échapper aux limitations de la vie au foyer. Ce changement les ouvre à de nouveaux rôles et leur permet d'affirmer leur autonomie de façon croissante<sup>28</sup>. Ce processus de construction identitaire emprunte de surcroît de nombreux éléments aux modèles féminins fournis par les médias de masse. Les jeunes femmes entendent par exemple se conformer aux canons dominants de la beauté féminine. Alors que, au tournant des années 1980, Alba Zaluar relevait que la corpulence était appréciée en milieu populaire<sup>29</sup>, la féminité se définit par la sveltesse chez ces femmes de Recife. En témoignent les sarcasmes sur celle qui, après une grossesse, a le « corps foutu » (*corpo acabado*) ou est devenu un « gros bœuf » (*boi gordo*). Et

27. M. BOZON & É. ENOCH, « Brésil : la transition démographique rapide d'un pays hétérogène », *Populations & Sociétés*, bulletin mensuel de l'Institut national d'études démographiques, 345, avril 1999.

28. Cf. à ce sujet l'article de J. VAITSMAN, « Pluralidade de mundos entre mulheres urbanas de baixa renda », *Estudos feministas*, V (2), 1997 : 303-319.

29. A. ZALUAR, *A máquina e a revolta. As organizações populares e o significado da pobreza*, São Paulo, Eitora Brasiliense, 1985 : 109.

nombreuses sont celles qui disent continuer à travailler pour pouvoir s'habiller à la mode et acheter des produits de beauté, et éviter ainsi le sort logique de « la femme qui ne prend pas soin d'elle » (*a mulher que não se preza*) : être quittée par son conjoint. Mais il y a néanmoins, ici aussi, de nombreux obstacles au libre choix des femmes. Faute de crèches ou de parents pour en assurer la garde, beaucoup arrêtent de travailler à la naissance d'un enfant. Elles se retrouvent alors dépendantes de leur conjoint ou de leur famille et, accaparées par l'attention que requiert le nouveau-né, réduisent leur existence au domicile familial et à ses abords immédiats. Un nombre toujours important d'adolescentes se retrouve d'ailleurs mères célibataires ou sans un conjoint capable de subvenir aux besoins familiaux.

Si, avec l'accès aux rôles d'épouse et de mère, la mise en ménage et la naissance d'un enfant marquent généralement pour une femme un moment essentiel de l'installation dans un statut adulte, devenir mère n'est pas vécu comme le franchissement de ce seuil dans au moins deux types de situations. Pour les adolescentes, la maternité ne désorganise habituellement que momentanément la participation à une sociabilité juvénile. Sitôt sevré, le bébé est généralement élevé par sa grand-mère ou une femme plus âgée du groupe domestique, tandis que sa mère reprend le chemin de la plage, du bal, de l'école ou du travail. Un autre cas de figure, moins fréquent, concerne des femmes qui ont décidé d'avoir un premier enfant aux alentours de la trentaine sans vouloir que le géniteur en reconnaisse la paternité. Il s'agit souvent de militantes associatives qui s'affirment féministes et disent avoir voulu « faire un enfant toute seule ». Jeunes ou moins jeunes, toutes ces mères se voient pourtant jugées à la même enseigne pour avoir eu un enfant hors d'une relation conjugale stable. L'opinion publique du quartier perçoit en effet ces grossesses comme le signe d'un comportement irresponsable. Tout comme celles dont on dit qu'elles n'ont su résister au plaisir facile de « donner un poupon à un homme » (*dar um boneco a um homem*), celles que la venue d'un enfant dans ces conditions plonge dans la misère et la dépression ne font jamais l'objet de la moindre compassion. Et ce sont les jugements des femmes qui sont le plus sévère en la matière. Ceux des autres adolescentes qui mettent en avant leur souci d'avoir une profession avant de procréer, comme ceux des femmes plus âgées qui en profitent pour souligner les « sacrifices » qu'elles ont dû faire pour élever leurs enfants.

### **Pentecôtisme et installation dans la vie adulte**

Il est, à Brasília Teimosa, un moment bien réel mais impossible à dater précisément où un individu ne parvient plus vraiment à se dire « jeune » ou à être reconnu comme tel par son entourage. Quel que soit leur âge, il y a en effet chez les habitants du quartier l'idée qu'il est un temps où « la jeunesse est finie » et où il faut se comporter « comme un adulte ». On attend alors si c'est un homme qu'il accepte de travailler dur pour peu, qu'il ait ou non des charges familiales, ou, si c'est une femme, qu'elle mette un terme aux sorties nocturnes, qu'elle soit ou non épouse ou mère. Bien qu'il n'y ait rien d'impératif en la matière, cette pression sociale a des effets aisément perceptibles : on ne rencontre guère d'hommes de plus de vingt-cinq ans qui revendiquent le choix de ne travailler que par intermittence et, passé cet âge, peu de femmes fréquentent les bals de fin de semaine.

Il y a bien sûr quelque chose d'éminemment subjectif à se considérer entré dans la vie adulte. On ne peut ainsi que constater quand on rencontre ces jeunes adultes de Recife à quelques mois d'intervalle combien nombreux sont ceux qui, à un moment donné, ont considéré avoir franchi ce cap avant de se définir à nouveau comme « jeunes » à l'occasion d'une fête ou d'une rencontre amoureuse. Ce constat empirique fait écho à une des principaux problèmes théoriques de la sociologie de la jeunesse : l'impossibilité de définir nominalement ce qui distingue la jeunesse de l'âge adulte. Ce sont justement les pièges d'une démarche nominaliste qu'entend éviter le concept d'« entrée dans la vie adulte » proposé par Olivier Galland<sup>30</sup>. Plutôt que de chercher déterminer à quel âge se termine la jeunesse, il fait apparaître trois étapes sociales introduisant aux rôles adultes : le départ de la famille d'origine, l'entrée dans la vie professionnelle et la formation d'un couple. En dépit des différences importantes entre la population étudiée et la jeunesse française, l'idéal de l'installation dans un statut d'adulte à Brasília Teimosa correspond au schéma proposé par Galland. À la différence néanmoins des Français qui finissent, tôt ou tard, par franchir ces seuils, peu sont ces jeunes de Recife qui parviennent vraiment à le réaliser, tant les aléas qui pèsent sur chacun font toujours planer la menace d'un retour forcé au domicile parental, d'une période prolongée de chômage sans indemnité ou d'une rupture conjugale. Faute de données statistiques, il nous est pourtant impossible de proposer une analyse chiffrée du moment et des liens qui caractérisent ces différents événements dans le cycle de vie.

Notre approche permet en revanche de souligner les tensions qui les accompagnent et d'insister sur une des réponses qui leur sont fréquemment données par le recours au pentecôtisme. Quand je les informais de l'objet de ma recherche, beaucoup d'habitants de Brasília Teimosa, jeunes et moins jeunes, me répondaient très spontanément que leur jeunesse avait pris fin du jour où ils avaient senti « l'appel de Dieu » et s'étaient mis à fréquenter assidûment un temple pentecôtiste. Les manuels de méthodologie en sciences sociales recommandent certes de ne pas prendre pour argent comptant les discours que les individus tiennent sur eux-mêmes, tant leurs comportements obéissent à des logiques plus complexes que celles qu'ils avancent. Sauf à penser tout acteur est aveugle sur son action, il est néanmoins impossible de ne pas accorder une part irréductible de vérité aux propos de ceux que le sociologue cherche à comprendre. Le sens attribué à une action fait, d'une part, partie intégrante de la réalité, les comportements tendant souvent à s'organiser en fonction de ce qui en est dit. Ce qu'un individu livre de sa trajectoire recèle, d'autre part, des éléments auxquels l'on doit accorder, non le statut de preuves, mais celui d'indices pour l'interprétation. C'est dans ce sens, nous semble-t-il, qu'il faut considérer ces explications indigènes de l'entrée dans la vie adulte.

Le moment où un jeune décide de mettre un terme à ce qui lui apparaît rétrospectivement comme le mode de vie juvénile mérite à cet égard que l'on s'y arrête. La décision de participer aux activités d'une église pentecôtiste intervient toujours dans un moment de grande souffrance où il ou elle dit s'être senti « déprimé », « perdu », engagé dans une voie « sans issue ». L'absence de statut social pour les chômeurs, l'alcoolisme, la délinquance, l'incapacité à faire vivre décemment les siens chez les hommes ou, encore,

---

30. O. GALLAND, *op. cit.* : 135-170.

les angoisses de la maternité et les difficultés de la vie conjugale pour les femmes sont les faits les plus souvent avancés pour expliquer cet état psychologique que « l'entrée de Jésus dans [sa] vie » aide à surmonter. Ils correspondent à certaines des raisons avancées par John Burdick pour expliquer le succès du pentecôtisme dans la banlieue de Rio de Janeiro<sup>31</sup>. Dans une enquête sur le rapport aux communautés ecclésiales de base, aux cultes de possession afro-brésiliens et aux églises pentecôtistes dans la banlieue de Rio de Janeiro, il montre comment le pentecôtisme permet aux jeunes de rompre avec les tensions de la jeunesse, en leur donnant la possibilité de se construire une nouvelle identité. Largement repris pour associer l'entrée dans la vie adulte à la décision de fréquenter un temple, le thème religieux de la « renaissance » traduit bien cette idée de rupture par l'éveil de la foi. Comme l'ont établi du reste de nombreuses recherches sur le pentecôtisme, le récit de la conversation repose toujours sur une distinction stéréotypée entre un « avant » et un « après » le « J'ai accepté Jésus ». Beaucoup de jeunes de Brasília Teimosa ne s'identifient ainsi à des rôles adultes qu'après avoir adhéré à la grille de lecture des églises pentecôtistes. Fort de nouvelles catégories d'interprétation, ils parviennent à redonner un sens à leur existence et à se projeter à nouveau dans l'avenir. Leur rapport à la religion ne se fixe néanmoins pas à ce moment de manière définitive. Une fois surmontées les épreuves qui ont conduit à la conversion, beaucoup cessent de pratiquer, se montrent moins assidus au temple ou rejoignent une église considérée plus « libérale », quand ils jugent trop rigoureuses les contraintes imposées par le pasteur. Mais tous, cependant, soulignent combien la pratique religieuse leur a permis de sortir du temps de la jeunesse pour se penser comme des adultes responsables.

\* \* \*

Les difficultés d'entrée dans la vie adulte observées à Brasília Teimosa ne traduisent pas seulement la dégradation de l'environnement économique. Elles renvoient aussi à la fragilisation croissante du statut adulte en milieu populaire. Celle-ci tient assurément à l'accroissement de la vulnérabilité sociale qui rend plus difficile l'accès à l'emploi, au logement et au marché matrimonial. Mais elle réside aussi, et peut-être plus fondamentalement encore, dans la distance de plus en plus marquée entre les espérances de la jeunesse populaire et le modèle d'installation dans la vie adulte qui avait prévalu pour les générations précédentes.

S'il y a bien un moment où ces jeunes adultes de Recife renoncent aux ambitions de leur jeunesse, ils ne se satisfont pourtant jamais vraiment de leur sort. Tous continuent même d'espérer que, tôt ou tard, leur condition s'améliorera. Il n'est qu'à entendre leurs projets de reprise d'études, de voyages ou de création de micro-entreprises pour s'en convaincre. Ce refus de la résignation nous conduit à prendre quelque distance avec l'idée développée par Gérard Mauger quand il écrit que : « La jeunesse apparaît

---

31. J. BURDICK, *Looking for God in Brazil. The Progressive Catholic Church in Urban Brazil's Religious Arena*, Berkeley - Los Angeles, University of California Press, 1993.

---

alors comme le temps qu'il faut "pour trouver sa place". Faute de pouvoir accéder à des positions ajustées aux dispositions, reste à ajuster les dispositions aux positions, à intérioriser l'ordre des successions, la nouvelle correspondance entre les titres et les postes »<sup>32</sup>. Au Brésil, les jeunes générations des milieux populaires urbains ne rencontrent pas un système stabilisé de positions et de dispositions, auquel l'on parviendrait à s'ajuster, fût-ce dans la douleur de la résignation. Parce que le modèle ancien d'installation dans l'âge adulte leur est inaccessible ou ne leur convient pas, ils se trouvent contraints, au contraire, de sans cesse devoir produire le sens de leur trajectoire.

Ce processus de construction du soi dominé par une quête permanente du sens n'a certes rien de spécifiquement brésilien. Il est bien davantage un trait des sociétés contemporaines où l'individu doit souvent former son identité dans la distance à soi et à son rôle sans bénéficier d'étayages sociaux et culturels lui permettant de s'inscrire dans une histoire ou un milieu d'appartenance<sup>33</sup>. Aucune place n'est du coup véritablement « fixe », surtout pour ceux qu'une grande vulnérabilité sociale expose à l'instabilité.

Il y a cependant un aspect de ces changements qui nous semble, si ce n'est singulier, du moins caractéristique de l'expérience de la jeunesse populaire urbaine au Brésil. Il s'agit de la rapidité avec laquelle s'est opérée l'affirmation de la dimension personnelle de l'identité dans des milieux où, comme nous avons essayé de le montrer, l'individu doit toujours se justifier par rapport à un collectif, mais sans toutefois que l'on puisse parler de désagrégation d'un ordre communautaire au sens où l'entend la tradition sociologique. À la différence de l'individualisation dans les métropoles d'Afrique de l'Ouest<sup>34</sup>, où les transformations sociales entraînent conjointement l'émergence de subjectivités individuelles et la recomposition des solidarités communautaires, les jeunes citadins des couches populaires ne peuvent, au Brésil, construire leur identité dans une référence à un enracinement communautaire, même fragilisé. S'il y a aujourd'hui, chez les pauvres urbains brésiliens, une certaine continuité entre la jeunesse et l'âge adulte, elle ne tient pas à l'attachement à un lignage ou à une ethnie, qui assure des formes de protection sociale en l'absence d'un système de sécurité sociale accessible à tous. Elle ne réside pas non plus, comme l'ont montré des recherches récentes en Europe occidentale<sup>35</sup>, dans la continuité entre le système de valeurs des jeunes et celui de leurs parents, tant, on l'a vu, la révolution des mœurs est beaucoup plus récente en milieu populaire au Brésil. Cela même si les difficultés d'accès au statut adulte que la précarité impose aux jeunes se retrouvent dans ces différentes sociétés<sup>36</sup>.

32. G. MAUGER, « Unité et diversité de la jeunesse », in G. MAUGER, R. BENDIT & C. Von WOLFFERSTORFF (eds), *Jeunesses et sociétés. Perspectives de la recherche en France et en Allemagne*, Paris, Armand Collin, 1994 : 41.

33. F. DUBET & D. MARTUCCELLI, *Dans quelle société vivons-nous ?*, Paris, Seuil, 1998.

34. A. MARIE, (ed.), *L'Afrique des individus. Itinéraires citadins dans l'Afrique contemporaine (Abidjan, Bamako, Dakar, Niamey)*, Paris, Éditions Karthala, 1997.

35. Cf. l'article d'O. GALLAND, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue française de sociologie*, 2001 : 611-640. Dans cet article, Galland propose, à la lumière de données récentes, une relecture critique de son approche sur l'entrée dans la vie adulte.

36. Au sujet de la situation africaine, on lira l'article de P. ANTOINE, M. RAZAFINDRAKOTO & F. ROUBAUD, « Contraints de rester jeunes? Évolution de l'insertion dans trois capitales africaines : Dakar, Yaoundé, Antananarivo », *Autrepart*, 18, 2001 : 17-36.

Mais l'incapacité de l'État à étayer l'affirmation de l'individualité ne saurait néanmoins être rapprochée de ce que le sociologue Robert Castel a appelé la « désinstitutionnalisation », pour évoquer l'affaiblissement des supports institutionnels de l'identité individuelle dans la France contemporaine<sup>37</sup>. Si, au Brésil, le rôle de l'État dans la régulation économique a incontestablement diminué ces dix dernières années, il nous paraît plus qu'hasardeux d'affirmer que sa présence dans la vie des individus a reculé. On peut même soutenir que les progrès de la scolarisation et de l'accès aux services administratifs depuis plusieurs décennies ont entraîné une institutionnalisation de plus en plus poussée de la société, au sens où l'entendait Marcel Mauss quand, s'opposant à l'idée de l'État comme un monde clos, il montrait que, à mesure que l'État et ses institutions se développaient, l'individu était de plus en plus traversé par lui. Les habitants de Brasília Teimosa construisent ainsi en grande partie leur identité par rapport aux titres et aux certificats que délivre l'institution étatique. La dénonciation permanente de l'insuffisance de l'action publique exprime d'ailleurs en creux la référence à l'institutionnalité dans la définition de soi. L'extraordinaire développement des moyens de communication de masse a en outre conduit à la centralisation de la vie sociale qui, selon Mauss, caractérise les nations modernes et favorise l'uniformisation des individus. Chez les jeunes des couches populaires, l'identification à la ville et à un modèle de relations sociales égalitaires en est une conséquence, qui invite, entre autres, à ne pas faire des médias les agents de la perpétuation d'un ordre social autoritaire et hiérarchisé.

Le difficile passage à l'âge adulte des jeunes de Brasília Teimosa suggère en définitive que, au Brésil, la compréhension du processus d'individualisation en milieu populaire suppose d'avoir constamment présent à l'esprit la tension entre la forme prise par la modernisation de la société et une situation économique dégradée. Loin de toutes les philosophies sociales sur le cours des sociétés contemporaines qui abondent aujourd'hui, il rappelle aussi combien toute considération sociologique sur la modernité est inséparable d'une prise en compte du contexte sociohistorique qui la nourrit.

**Dominique VIDAL**  
Université de Lille III

---

37. R. CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

---